

“La mort justifie toujours les âmes sensibles”: à propos de *Delphine*

Paul Pelckmans

SELON UNE très ancienne tradition (qui transcrit peut-être une expérience tout aussi ancienne, que nos morts comateuses nous ont fait quelque peu oublier), l’heure vraiment dernière serait souvent précédée d’un regain ultime. Germaine de Staël affirme à son tour que « la nature donne toujours [...] un instant de mieux avant la mort; c’est un dernier recueillement de toutes les forces, c’est l’heure de la prière ou des adieux ».¹ La juxtaposition des deux termes—« prière » ou « adieux »—suggère certain équilibre des soucis eschatologique et relationnel, que la romancière, qui n’exprime aucune préférence pour l’un des deux registres, estimerait pareillement respectables.

Elle s’écarte ainsi d’un de ses grands modèles. Au dénouement de *La Nouvelle Héloïse*, Julie, pourtant fort pieuse, choisit explicitement de consacrer ses derniers jours à ses proches plutôt qu’à la prière. Choix surprenant et voulu tel par Jean-Jacques, qui le souligne de façon un peu didactique en aménageant tout un suspense: Wolmar, l’époux athée de Julie, est très surpris par son indifférence pour les rites de passage traditionnels et donc curieux d’en avoir l’explication: « Quoi! cette femme dévote qui, dans l’état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir, qui fait un de ses plaisirs de la prière, n’a plus que deux jours à vivre,

¹ Germaine de Staël, *Delphine*, éd. Béatrice Didier, 2 vols. (Paris: Garnier-Flammarion, 2000), 2:311. Nos références renvoient à cette édition.

elle se voit prête à paraître devant le juge redoutable; et au lieu de se préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leurs repas. Et dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut! ». ² Il sera édifié, dans un sens inhabituel, à la faveur d'un long entretien de Julie avec son ministre, qui se montre assez éclairé pour approuver entièrement cette tranquille insouciance.

La page de Rousseau consonne, tel un *ars moriendi* d'accent inédit, avec une mutation majeure dans la longue histoire des attitudes devant la mort. Les *artes* traditionnels, on le sait, s'ordonnent essentiellement au souci du salut. Ils nous ramènent à un monde où la principale préoccupation près de chaque agonie concernait le sort à venir du moribond. Préoccupation plus que millénaire, aussi ancienne au moins que le christianisme, et qui se sera donc prêtée à bien des variations. Tout un haut moyen âge avait admis peu ou prou qu'il suffisait d'un enterrement *ad sanctos*, autrement dit en terre bénie, pour accéder pratiquement d'office au ciel. D'autres époques, plus inquiètes, appréhendaient au contraire que la dernière heure pouvait faire une différence décisive, sauver ou damner à jamais, ou, encore, n'en finissaient pas, autour du lit de mort ou par après, de multiplier les prières angoissées. On s'accordait de toute façon à estimer que la première question qui s'imposait près d'une agonie devait porter sur le sort à venir, le salut ou la damnation éternelles du mourant.

Au XVIII^e siècle, cette priorité immémoriale tend à s'effacer. Michel Vovelle, on s'en souvient, a commencé ses recherches sur la mort par une étude des testateurs de sa Provence natale, qui multiplient au XVII^e siècle les fondations pieuses et y renoncent massivement au XVIII^e siècle: le salut valait apparemment moins cher! ³ Robert Favre constate de même que les liturgies impressionnantes de la pastorale baroque deviennent, un siècle plus tard, une cible privilégiée des Philosophes. ⁴ Des angoisses

² Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes II*, éd. Marcel Raymond (Paris: Gallimard, 1964), 712-13.

³ Michel Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle* (Paris: Plon, 1973; version abrégée, Paris: Seuil, 1978).

⁴ Robert Favre, *La Mort au siècle des Lumières* (Lyon: Presses Universitaires, 1979), notamment 161-215, 275-97 et passim. Vovelle reprend le même

qui avaient pu paraître indéracinables semblent soudain moins lancinantes. Philippe Ariès ajoute pour sa part qu'on aurait tort d'interpréter ce retrait des anciennes inquiétudes comme une libération pure et simple. Les vieilles peurs, à l'en croire, se seraient surtout effacées au profit d'un nouveau souci, souvent tout aussi pénible, de la séparation avec les proches. On s'inquiète moins désormais de l'au-delà que de l'adieu déchirant aux intimes et des affres subséquents du deuil. *La mort de soi*, pour reprendre les termes forgés par le grand historien, glisse vers la *mort de toi*.⁵

Delphine, on le sait, aligne tout un lot de scènes funèbres. On pourrait d'ailleurs en dire autant de l'œuvre entière de Germaine de Staël, qui n'a jamais fini de s'expliquer avec Thanatos. Une lecture globale de son œuvre dans cette perspective, qui, à ma connaissance, n'a jamais été entreprise pour de bon, risquerait sans aucun doute de fournir une contribution décisive aux études staëliennes.

Je me contente, dans les limites de cet article, d'interroger la seule *Delphine*, qui semble plus d'une fois, à l'orée du XIX^e siècle, revenir quelque peu sur le changement de cap radical que nous venons d'indiquer et que Jean-Jacques avait pour sa part consommé près d'un demi-siècle plus tôt. Les lenteurs de l'histoire étant ce qu'elles sont, ce retour en arrière n'aurait à tout prendre rien de très surprenant: ce ne serait assurément ni la première ni la dernière fois que des lexiques, voire des psychologiques hétérogènes voisinent sans encombre au courant d'une plume éclectique. Rien n'empêche après tout de s'inquiéter à la fois de l'au-delà et du regret de quitter ses proches. À y regarder d'un peu près, on constate que les liens que *Delphine* noue entre les deux registres sont un peu plus complexes: ici encore, comme dans *La nouvelle Héloïse*, les raisons du cœur l'emportent sans doute sur les intérêts du Ciel.

Mon problème, dans la présente étude, sera donc de cerner les enjeux précis de ces raisons du cœur. Le roman sentimental,

thème dans le chapitre 23 de *La Mort et l'Occident de 1300 à nos jours* (Paris: Gallimard, 1983), 382-93. Voir aussi John McManners, *Death and the Enlightenment* (Oxford: Clarendon Press; New York: Oxford University Press, 1981), 250-58 et passim.

⁵ Philippe Ariès, *L'Homme devant la mort* (Paris: Seuil, 1977).

dont Rousseau aura réussi un des premiers chefs-d'œuvre et qui domine la scène romanesque européenne jusqu'à Balzac, débouche volontiers sur une belle agonie, souvent très longuement racontée. Il y a là, à y réfléchir, une prédilection des plus étranges puisqu'un tel dénouement paraît *a priori* fort peu gratifiant. Tout ne s'en passe pas moins comme si les lecteurs ne se lassaient pas de retrouver et de savourer longuement, dans d'innombrables fins de roman, les terribles affres de l'adieu aux intimes. Comment comprendre un si étrange plaisir ?



Commençons par le plus voyant. *Delphine* se contente si peu de combiner simplement l'ancien et le nouveau que le roman accueille aussi la polémique des Philosophes contre l'orchestration des inquiétudes eschatologiques par les divers clergés. *L'infâme*, à en croire Voltaire et les siens, effraierait inutilement les mourants par de sombres cérémonies. On incriminait, selon les tempéraments et les occurrences, un zèle mal entendu ou le désir plus prosaïque de capturer de juteuses donations. Germaine de Staël rejoint ces griefs et y va à son habitude d'un exemple particulièrement flagrant. La dévote épouse de Léonce est nantie d'un confesseur presque caricaturalement complet, même s'il semble fort désintéressé: « C'est un homme tout à la fois rempli de fanatisme et d'adresse; convaincu des opinions qu'il professe, et mettant cependant à convaincre les autres de ces opinions, tout l'art qu'un homme perfide pourrait employer; imperturbable dans les dégoûts qu'il éprouve et toujours actif pour les succès qu'il peut obtenir » (2:261). Cet homme rare obtient deux « succès ». Quand Mme de Vernon, la peu dévote mère de Matilde, refuse de recevoir les derniers sacrements, le confesseur décide sa pénitente—désignée pour l'occasion comme « l'aveugle personne dont il disposait »—à « le conduire chez sa mère, malgré le refus qu'elle avait fait de le voir » (1:360). La démarche reste vaine et lui vaut un sanglant reproche, qu'il encaisse en effet de façon « imperturbable»: « Mais vous, Monsieur, pourquoi vous servez-vous de votre ascendant sur une tête faible pour l'exposer à un grand malheur, celui d'affliger une mère mourante ? » (1:361).

Son rôle est plus néfaste encore près de l'agonie de Matilde elle-même, qui s'acharne, sur ses conseils et contre l'avis formel des médecins, à nourrir elle-même son enfant: « Les médecins ont déclaré que si Matilde persistait à nourrir son enfant, elle était perdue et que son enfant même ne lui survivrait peut-être pas. Son confesseur et un médecin amené par ce confesseur, soutiennent l'opinion contraire, et Matilde ne veut croire qu'eux. Léonce s'est emporté contre le prêtre qui la dirige, il a supplié Matilde à genoux de renoncer à sa résolution, mais jusqu'à présent il n'a rien pu obtenir » (2:257–58). La mère et le fils meurent donc à quelque dix jours de distance.

Comme il n'est évidemment pas question que Matilde refuse les sacrements, le texte s'arrange pour charger son confesseur d'un autre tort. Il convainc ici l'épouse mourante d'éloigner son mari de la chambre mortuaire, sous prétexte qu'elle « ne se doit plus maintenant qu'à la prière et aux intérêts du ciel » (2:263). L'idée paraît moins gratuite quand on pense qu'elle prolonge une pratique bien attestée: bon nombre de mourants pieux choisissaient au XVIII^e siècle de prendre congé de leurs proches quelques heures, voire quelques jours avant l'instant fatal.⁶ Le tort du confesseur est d'imposer un sacrifice qui n'a jamais été d'obligation—et qui devait paraître particulièrement révoltant dans le contexte sentimental de la fin du XVIII^e siècle.⁷



Delphine retrouve au passage un anticléricalisme d'accent voltairien, qu'on imagine bien sûr favorisé par l'ascendance

⁶ Mme de Chartres, après un dernier entretien avec sa fille, « ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui était la seule chose à laquelle elle se sentait attachée ». *La Princesse de Clèves*, éd. A. Adam (Paris: Garnier-Flammarion, 1966), 68.

⁷ Les oraisons funèbres du XVII^e siècle le décrivent volontiers comme un renoncement héroïque, qui déborde donc de toute évidence ce qu'on peut raisonnablement demander au commun des mortels. Dans l'*Oraison funèbre de Michel Le Tellier* (1686), « L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de faible; mais, pendant qu'il en goûte la reconnaissance, comme un autre Abraham, il la sacrifie, et en l'invitant à s'éloigner: *Je veux, dit-il, m'arracher jusqu'aux moindres vestiges de l'humanité.* Reconnaissez-vous un chrétien qui achève son sacrifice, qui fait le dernier effort afin de rompre tous les liens de la chair ». Bossuet, *Oraisons funèbres*, éd. Jacques Truchet (Paris: Garnier, 1961), 344.

calviniste de son auteur.⁸ La fin de Mme de Vernon, qui est la première belle mort de l'ensemble, ne nous en vaut pas moins une conversion *in articulo mortis*. Sa lettre d'aveux à Delphine fait figure de confession plénière, le pardon de la victime remplaçant celui du prêtre. Mme de Vernon s'en explique à l'intention du confesseur de Matilde: « Laissez-moi donc mourir en paix, entourée de mes amis, de ceux avec qui j'ai vécu, et sur le bonheur desquels ma vie n'a que trop exercé d'influence: s'ils sont revenus à moi, s'ils ont été touchés de mon repentir, leurs prières imploreront la miséricorde divine en ma faveur, et leurs prières seront écoutées, je n'en veux point d'autres: cet ange, ajouta-t-elle en montrant Delphine, cet ange intercèdera pour moi auprès de l'Être Suprême. Retirez-vous donc maintenant, Monsieur, votre ministère est fini » (1:361). Delphine, à ce moment, a déjà repris ce « ministère » en se chargeant, toute laïque qu'elle est, de l'assistance spirituelle de la mourante: « Delphine chercha dans quelques moralistes anciens et modernes, religieux et philosophes, ce qui était le plus propre à soutenir l'âme défaillante devant la terreur de la mort. La chambre était faiblement éclairée, madame d'Albémar se plaça à côté d'une lampe dont la lumière voilée répandait sur son visage quelque chose de mystérieux » (1:357).

Le passage convie d'abord à admirer l'ouverture exemplaire d'un tel choix. Son effet le plus clair est de grandir la lectrice elle-même, à laquelle « la lumière voilée » vaut presque une auréole. La suite abonde dans ce sens: « Sa main prenait le ciel à témoin de la vérité de ses paroles, et toute son attitude avait une grâce et une majesté inexprimables. Je ne sais où Delphine trouvait ce qu'elle lisait, ce qui peut-être lui était inspiré » (1:358). Il se pourrait donc que la consolatrice improvise ce qu'elle fait mine de lire; son effusion lui est « peut-être » dictée par le ciel. Nous sommes bien près du miracle: « Le génie de la bonté inspirait Delphine, et sa figure devenue plus enchanteresse encore par les mouvements de son âme, donnait une telle magie à toutes ses

⁸ Une étude d'ensemble de la mort staëlienne viendrait sans doute à tracer des filiations plus précises, qui passeraient de toute évidence par l'œuvre de Jacques Necker. Encore conviendrait-il de ne pas surestimer l'importance de ce type de précisions: l'anticléricalisme des Lumières est un discours très partagé, qui, pour autant qu'on puisse en juger à première vue, ne se différencie pas vraiment selon les appartenances confessionnelles des divers auteurs.

actions que j'étais tentée de lui demander s'il ne s'opérait point quelque miracle en elle » (1:359). La question n'est pas posée et Mme de Lebensei, qui relate la scène, se répond à elle-même qu'il n'y « avait point d'autre (miracle) que l'étonnante réunion de la sensibilité, de la grâce, de l'esprit et de la beauté! » (1:359). Cette réunion n'a toujours pu déployer de tels fastes que de reprendre un scénario dans toutes les acceptions du terme consacré, dont Delphine assume l'un après l'autre, et sans autre titre que sa magnifique personnalité, tous les grands rôles. Elle lit une confession, pardonne, fait parler le ciel et est créditée, par la mourante, d'une prière souverainement efficace.

L'accent religieux de cette agonie contribue ainsi plus sûrement à la gloire de Delphine qu'au salut de Mme de Vernon. Je note d'ailleurs que, si le thème du repentir et du pardon appelle évidemment une logique du salut, les textes choisis par la consolatrice s'inquiètent moins de l'au-delà que d'assurer à la mourante une fin tranquille: « Jamais on n'environna la mort d'images et d'idées plus calmes, jamais on n'a su mieux réveiller au fond du cœur, ces impressions sensibles et religieuses, qui font passer doucement des dernières lueurs de la vie aux pâles lueurs du tombeau » (1:358). Mme de Vernon y gagne donc surtout quelques instants exquis: « Elle a du moins joui de quelques heures très douces, et pendant cette nuit j'ai vu sur son visage une expression plus calame et plus pure que dans les moments les plus brillants de sa vie. J'espère encore que son âme n'a pas perdu tout le fruit du noble enthousiasme que Delphine avait su lui inspirer » (1:359). Où la dernière phrase a bien l'air d'un rattrapage. Encore se limite-t-elle à une formule très vague, curieusement négative et minimaliste; on l'expliquera—au choix ou simultanément—par l'obédience protestante de l'épistolière, moins portée à croire à l'importance décisive de l'*hora mortis*, ou par un souci éclairé d'éviter un espoir trop précis, qui aurait vite fait de paraître superstitieux.



Par la suite aussi, les résonances sacrées qui accompagnent les diverses agonies apparaissent surtout comme des prestiges, que la romancière *emprunte* au profit de causes telles qu'en elles-mêmes foncièrement profanes. La mort de Matilde, dont

Delphine devait rester absente, est inévitablement plus dévote que celle de sa mère. Monsieur de Lebensei, qui tient cette fois la plume, note avec une admiration quasi sportive que la jeune femme « support(e) courageusement toutes les cérémonies dont les catholiques environnent les mourants » (2:261)! Ses réserves obligées devant ces rites éprouvants s'assortissent d'une curieuse exception:

Celui qui meurt regretté de ce qu'il aime doit écarter de lui cette pompe funèbre; l'affection l'accompagne jusqu'à son dernier adieu, il dépose sa mémoire dans les cœurs qui lui survivent, et les larmes de ses amis sollicitent pour lui la bienveillance du ciel; mais l'être infortuné qui périt seul a peut-être besoin que sa mort ait du moins un caractère solennel; que des ministres de Dieu chantent autour de lui ces prières touchantes, qui expriment la compassion du ciel pour l'homme, et que le plus grand mystère de la nature, la mort, ne s'accomplisse pas sans causer à personne ni pitié ni terreur. (2:262)

Il va sans dire que d'un point de vue eschatologique, un tel contraste ne rime strictement à rien. Le salut d'un agonisant ne saurait dépendre du nombre des proches qui se presseraient ou non autour de son lit de mort! Le vrai apport des « ministres de Dieu », dans cette situation extrême qui oblige à les agréer faute de mieux, serait alors d'assurer une solennisation indispensable. La mort solitaire, qui risquerait sans cela de passer inaperçue, y gagne au moins certaine grandeur tragique. Il n'est pas sûr du tout—et il n'est de toute façon pas dit—que la « compassion du ciel » aille vraiment jusqu'à promettre aux mourants une nouvelle vie; les « prières » qui l'expriment auraient plutôt un effet cathartique, où la terreur, qu'on reproche d'habitude aux liturgies, est justifiée pour une fois de côtoyer, dans un registre plus aristotélicien que proprement dévot, la pitié.⁹

L'au-delà redevient plus important dans le premier dénouement. Delphine y obtient l'autorisation d'accompagner Léonce dans la charrette qui doit l'amener devant le peloton d'exécution; elle avait demandé de pouvoir reprendre l'« auguste ministère » du

⁹ On sait aussi que la pitié est une valeur centrale de l'œuvre de Mme de Staël, qui y voit souvent « la passion même des temps démocratiques, susceptible de s'adresser à tout être, quels qu'en aient été les mérites ». Mona Ozouf, *Les Aveux du roman: Le dix-neuvième siècle entre Ancien Régime et Révolution* (Paris: Fayard, 2000), 46.

« prêtre qui exhorte les condamnés avant de mourir » (2:362).¹⁰ L'argument aurait pu être un simple prétexte; il l'est si peu que les amants, au cours de cette dernière marche, ne s'entretiennent que de sujets religieux, qui semblent seuls convenir à la grandeur de l'instant.¹¹ Emprunt d'autant plus audacieux que Delphine vient de son côté d'avaloir un poison mortel et qu'elle peut seulement espérer que ce suicide ne lui sera pas imputé à péché;¹² elle en profite—si l'on peut dire—pour espérer qu'il lui sera pardonné grâce à l'intercession de Léonce: « Tu me feras recevoir dans la région du ciel qui t'est destinée? Tu diras, oui, tu diras, que tu n'y serais pas bien sans moi. L'Être suprême t'accordera ton amie, tu la demanderas, n'est-il pas vrai, Léonce? » (2:330). Le propos radicalise, sans s'y référer, un espoir inverse de Léonce, qui avait compté le premier qu'il devrait son salut à Delphine: « Ma Delphine, tu crois à l'immortalité, tu m'en as persuadé, je meurs plein de confiance dans l'être qui t'a créée. J'ai respecté la vertu en idolâtrant tes charmes, je me sens, malgré mes fautes, quelques droits à la miséricorde divine, et tes prières me l'obtiendront. Mon ange, nous ne serons donc pas pour jamais séparés! » (2:322).

Delphine, on l'aura remarqué, semble croire qu'elle manquerait au bonheur céleste de Léonce. L'idée, en bonne théologie, serait blasphématoire: les délices ineffables de la

¹⁰ Simone Balayé affirme qu'« en ces occasions [c-à-d près de Mme de Vernon et de Léonce mourants], Delphine tient le rôle non d'un prêtre, mais d'un pasteur, ce que n'ont pas saisi les critiques français ni les rares commentateurs du roman ». Balayé, *Mme de Staël, Lumières et liberté* (Paris: Klincksieck, 1979), 130. La distinction paraît un peu subtile—et on conçoit de toute manière que, s'agissant de grandir Delphine, Germaine de Staël devait préférer instinctivement le mystère ineffable du sacerdoce catholique au statut plus prosaïque du ministre protestant.

¹¹ Le prétexte ne serait au demeurant pas trop plausible: les charrettes de la Terreur n'étaient guère accompagnées d'aumôniers. Il est vrai que la scène est censée se passer en octobre 1792, au début du dérapage violent de la Révolution; Louis XVI, le 21 janvier 93, était toujours accompagné de son confesseur.

¹² L'intérêt de Mme de Staël pour le suicide a fait l'objet de plusieurs articles importants. Voir Jean Starobinski, « Suicide et mélancolie chez Mme de Staël », dans *Mme de Staël et l'Europe* (Paris: Klincksieck, 1970), 242–52; Margarite Higonnet, « Suicide as Self-Construction », dans *Germaine de Staël, Crossing the Borders*, eds. M. Gutwirth, A. Goldberger et K. Szmurlo (New Brunswick: Rutgers University Press, 1991), 68–81; et Gita May, « Staël and the Fascination of Suicide: The Eighteenth-Century Background », dans *Germaine de Staël, Crossing the Borders*, 16–76.

visio dei devraient suffire à eux seuls à assurer à jamais la félicité parfaite des bienheureux. Léonce ne s'en contenterait donc pas; comme Delphine répète son objurgation à trois reprises,¹³ on peut penser que Germaine de Staël s'est vaguement rendu compte de l'énormité du propos. Il parachève une évolution que les historiens connaissent bien: dès la fin du XVIII^e siècle, les retrouvailles avec les chers disparus deviennent une partie intégrante du bonheur attendu de l'au-delà—et même, bien souvent, l'élément essentiel de ce bonheur.¹⁴ Delphine tire les conséquences en indiquant en toutes lettres que Dieu ne suffirait pas à la remplacer dans le cœur de Léonce.



Comment comprendre une telle prétention? Il serait un peu court d'arguer que Delphine est un double idéalisé de Germaine de Staël elle-même et que celle-ci ne se prive décidément pas de lui assurer toutes les auréoles. Comme le roman n'a pas séduit que son auteur, mais encore tout un public européen, force est de supposer qu'il ne s'y agit pas seulement de combler un narcissisme personnel particulièrement démesuré.

Ces étranges élévations s'inscrivent en fait dans un genre qui est de toute manière très porté aux superlatifs insistants. Le roman sentimental pratique tout au long du XVIII^e siècle un pathétique très soutenu, qui en fait aujourd'hui le corpus le plus indigeste de toute la tradition romanesque. Il s'adonne à une sorte de surenchère permanente, qu'on comprend au mieux, je crois, en supposant qu'il s'agissait fondamentalement de conjurer ou de dénier une appréhension fondamentale.¹⁵ Les auteurs n'en finissent pas d'exalter la communion des âmes sensibles; ils ont pu y mettre tant de zèle parce qu'ils doutaient par-devers eux que la seule entente des cœurs suffirait bien pour fonder des attachements durables. Disons, pour résumer à très

¹³ « Tu diras, oui tu diras [...] Tu la demanderas, n'est-il pas vrai » (2:330).

¹⁴ Voir, pour une rapide vue d'ensemble, Ariès, « L'histoire de l'au-delà dans la chrétienté latine », dans *En face de la mort* (Toulouse: Privat, 1983), 11–45.

¹⁵ Pour plus de détails sur cette hypothèse, voir Pelckmans, *Cleveland ou l'impossible proximité* (Amsterdam: Rodopi, 2002). Ou, pour un tour d'horizon plus global, et forcément assez lacunaire, « La Communauté des âmes sensibles », à paraître dans *Dix-huitième siècle* 41 (2009).

gros traits un cheminement complexe, que la critique éclairée des hiérarchies traditionnelles débouche bien entendu sur la belle liberté de l'individu moderne, mais voue aussi ses adeptes à une solitude inédite. On attachait d'autant plus d'importance aux liens sentis, qui, tout en paraissant spontanés ou librement choisis, sauvegardaient une proximité interhumaine que les encadrements établis désormais récusés ne garantissaient plus. Le problème était que ces liens sentis, d'être portés par le seul élan personnel des intéressés, étaient inévitablement à la merci d'un caprice ou d'un imprévisible refroidissement; les romanciers s'acharnaient à occulter cette fragilité secrète, à dénier l'indifférence toujours possible en multipliant les protestations enflammées.

Delphine, me dira-t-on, met en scène un encadrement social qui reste très contraignant. Les catastrophes racontées n'auraient pas lieu si Léonce avait su s'affranchir de l'empire de l'opinion. N'empêche que, précisément, ces contraintes paraissent ici arbitraires; la passion de Léonce n'est pas assez forte pour triompher d'un qu'en dira-t-on mesquin qui, même à ses propres yeux, ne revêt plus guère aucune autorité et qu'un attachement idéal devrait donc savoir dédaigner. Léonce n'y réussit pas; son lien avec Delphine se réduit du coup à une série d'emportements et de cruels malentendus dont on voit mal quel miracle ne pourrait jamais les apaiser.

Le voisinage à peu près constant de la mort contribue à racheter ces insuffisances criantes. Les personnages l'appellent de leurs vœux, la craignent pour leurs aimés, répètent à chaque occasion que ce qu'ils « éprouve(nt) ressemble aux approches de la mort » (1:512). Ils en font tant que leur misérable aventure, qui aurait pu paraître mesquine, se profile au contraire, je dirais presque en dépit de l'évidence, comme le triomphe d'un amour profondément émouvant.

Germaine de Staël, nous l'avons déjà indiqué, n'avait plus à inventer ce recours. Prévost, déjà, fait culminer son *Cleveland* sur la mort émouvante de Cécile, qui dénoue une situation très délicate. Le Chevalier Des Grieux raconte aussi comment Manon lui donnait « des marques d'amour au moment même

qu'elle expirait »;¹⁶ le lecteur attendri n'en oublie que mieux que cet amour avait été, avant l'exil américain, fort sujet à caution. Ces exemples seront très suivis: de Julie d'Étange à Virginie ou à Atala, les romans sentimentaux qui aboutissent à une belle mort ne se comptent pas.¹⁷ Pour mettre en valeur la profondeur sentie d'un attachement, rien ne vaut le spectacle d'une agonie émouvante qui permet de multiplier les regrets déchirants et préserve en même temps les affections ainsi magnifiées de tout fléchissement ultérieur.

Delphine va même jusqu'à expliciter plus d'une fois ce calcul. La protagoniste se dit qu'une mort foudroyante couperait court à tous accès de méfiance: « Une idée m'a poursuivie depuis deux jours, comme dans le délire de la fièvre, mille fois j'ai cru sentir que je n'étais plus aimée de Léonce [...] Aurait-il le temps de blâmer celle qui tomberait sans vie à ses pieds? Quand je ne serais plus, il ne verrait en moi que mes qualités. *La mort justifie toujours les âmes sensibles* » (2:147; je souligne). Elle permet aussi de dénier les défauts de l'aimé: « Il vaut mieux mourir que de se livrer à un sentiment de confiance et d'abandon qui ne serait pas entièrement partagé par ce qu'on aime. Ah! n'allez pas penser que Léonce ne soit pas l'être le plus parfait de la terre. Le défaut qu'il peut avoir est inséparable de ses vertus; je ne conçois pas comment un homme qui n'aurait pas même ses torts pourrait jamais l'égaliser » (2:228). Ou encore, plus sobrement, dans la lettre d'adieux qui fait la plus belle page du deuxième dénouement: « Dieu qui m'aurait trouvée trop punie si j'avais vu votre attachement pour moi diminuer, m'a rappelée près de lui et je sens que j'y serai bien » (2:355).

De là à rêver à un suicide à deux, il n'y a évidemment pas loin: « Si, dans un autre monde, nous partageons la mémoire de nos sentiments, sans le souvenir cruel des peines qui les ont troublées, si tu peux croire à cette existence, ah mon amie, hâtons-nous

¹⁶ Prévost, *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, éd. R. Picard et F. Deloffre (Paris: Garnier, 1965), 199.

¹⁷ Roland Mortier, « Julie, Virginie, Atala, ou la mort angélique », dans *Le Cœur et la raison: Recueil d'études sur le XVIII^e siècle* (Oxford: Voltaire Foundation, 1990), 492–503. Rappelons au passage que même Sade termine son premier roman, *Aline et Valcour*, sur deux belles morts, dont le pathos insistant n'a apparemment rien de parodique. Voir à ce sujet Pelckmans, « Quand Sade tue en douceur », *Restant* 21, no. 1 (1993): 5–24.

le la saisir ensemble » (1:482). Dans le premier dénouement, Delphine et Léonce sont près de réussir cette fin commune. N'y manque, et cela pourrait être symptomatique, que la concertation partagée. Léonce rejoint l'armée des émigrés pour y chercher une mort héroïque; Delphine lui avait toujours déconseillé de porter les armes contre sa patrie. Elle-même se suicide ensuite pour ne pas survivre à l'exécution de Léonce—et essaie de lui cacher cette décision. Il est vrai que ces atténuations doivent comporter au moins une part d'autocensure: Germaine de Staël aura préféré ne pas plaider trop ouvertement la cause du suicide. Elle profite de toute manière de l'aubaine pour indiquer que cette fin commune préserve ses amants de bien des affaissements, qui ne sont pas tous le fait de l'empire des préjugés: « Ah! n'est-ce rien que de ne pas vieillir, que de ne pas arriver à l'âge où l'on aurait peut-être flétri notre enthousiasme pour ce qui est grand et noble [...] Ah! n'accusons pas la providence, nous ignorons ses secrets; mais ils ne sont pas les plus malheureux de ses enfants, ceux qui s'endorment ensemble sans avoir rien fait de criminel, et vers cette époque où le cœur encore pur, *encore sensible* est un hommage digne du ciel » (2:332; je souligne).



Les âmes sensibles n'ont pas toujours, bien au contraire, des raisons si évidentes de se féliciter de leurs catastrophes. Les tourments de l'adieu paraissent plus émouvants quand ils s'abattent sur de belles âmes apparemment au-dessus de tout soupçon. *Delphine* se montre, dans ce sens, d'une franchise rare et fait un peu plus que d'indiquer le contentieux que les agonies du roman sentimental ont pour mission secrète de liquider.

Comme le roman ne va jamais jusqu'à critiquer proprement le *topos*,¹⁸ ces notations si explicites risquent d'accuser surtout

¹⁸ Il vient tout au plus à récuser sa version minimale; Delphine se montre très sceptique face aux émotions occasionnées par un départ: « Le soir il vint assez de monde me voir [...] Mon départ annoncé avait attiré chez moi plusieurs personnes, qui croient toutes qu'elles me regrettent, et dont la bienveillance s'est singulièrement ranimée en ma faveur par l'idée de ma prochaine absence » (1:301). Elle appréhende aussi, dans une de ses toutes dernières lettres, que la mort risquerait de ne pas suffire à contrebalancer une ultime déception. Il serait pire que tout que Léonce devenu veuf ne consente qu'avec certain regret à la voir renoncer, pour lui, à ses vœux de

certaine usure du thème, qui, d'avoir été très répété, commencerait à paraître secrètement moins convaincant. Il n'est plus tout à fait sûr, en 1802, que la mort suffise toujours à « justifier les âmes sensibles » de tout soupçon d'indifférence. Germaine de Staël, pour sa part, voudrait continuer à le croire et y va donc, dans son premier roman, d'une nouvelle série d'épisodes pathétiques.

Les échappées religieuses qu'elle aménage si copieusement pourraient chercher à leur manière à conjurer cet essoufflement secret. Elles témoignent moins, je crois, d'un intérêt spécifique pour le spirituel qu'elles ne tentent d'aureoler les conduites passionnées des personnages d'un nouveau prestige.¹⁹ La force des sentiments paraît plus impressionnante, partant plus fiable, quand elle consonne avec des prolongements d'allure ou même d'essence surnaturelle.

Delphine, nous l'avons vu, emprunte auprès de ses amis agonisants les emplois consacrés de la pastorale traditionnelle et s'en acquitte si bien qu'on la croirait inspirée directement par le ciel. Léonce convient moins pour une telle relève. Il s'en rapproche un instant près du lit de mort de Matilde, où il devait être particulièrement délicat de lui donner le ton juste; il se montre si dévoué que son épouse le prend à son dernier réveil pour « un messenger du ciel » (2:262). C'est à ce moment que le confesseur de Matilde, impressionné apparemment par ce concurrent redoutable, s'avise de le chasser. Delphine rêve à son tour, dans le deuxième dénouement, de mourir dans les bras de Léonce, qui serait désigné par le ciel pour lui rendre cet ultime office: « Ne trouble pas la bienfaisante intention de la

religieuse: « Quoi, moi, j'accepterais sa main, s'il croyait faire un sacrifice en la donnant! Son caractère nous a déjà séparés; s'il doit nous désunir encore, que ce soit sans retour! Si ce dernier espoir est trompé, tout est fini, jusqu'au charme des regrets: dans quel asile assez sombre pourrais-je cacher tous les sentiments que j'éprouverais. Suffirait-il de la mort pour en effacer jusqu'à la moindre trace? » (2:292). Après quoi les derniers mots de la lettre reviennent à une dénégation coutumière: « Ah ma sœur, est-ce mon imagination qui s'égare, est-il vrai [...] Non, je ne le crois point encore, non, ne le croyez jamais » (2:292).

¹⁹ Soulignons encore une fois, pour éviter tout malentendu, que je parle de la seule *Delphine*. Une étude d'ensemble sur la religion de Mme de Staël reste, je crois, elle aussi à écrire; au vu des études partielles disponibles, on peut parier qu'une telle synthèse aurait à dégager des cheminements très mouvementés—et que le moment de *Delphine* risque de correspondre au profil le plus sécularisé de l'écrivaine.

Providence; elle veut que je meure en paix dans tes bras; ouvre-les pour me recevoir; je croirai que le ciel descend au-devant de moi et que le précurseur des anges me console et me rassure en leur nom » (2:358).

L'imaginaire surnaturalisant se déploie mieux encore après la mort. Nos personnages, en effet, ne se contentent pas d'escompter des retrouvailles célestes. Il leur arrive aussi de rêver de proximités plus mystérieuses, qui seraient sensibles (c'est le cas de le dire) dès l'ici-bas. Une lettre de Léonce propose, en réponse à une question qui aurait pu nous servir d'épigraphe, une manière de formule générale de cet espoir: « Dis-moi, Delphine, pourquoi la pensée de la mort se mêle-t-elle avec une sorte de charme aux transports de l'amour? Ces transports vous font-ils toucher aux limites de l'existence? Est-ce qu'on éprouve en soi-même des émotions plus fortes que les organes de la nature humaine, des émotions qui font désirer à l'âme de briser tous ses liens pour s'unir, pour se confondre plus intimement encore avec l'objet qu'elle aime? » (1:404). Le passage ne présente, à la réflexion, aucun sens très précis. Tel quel, il confirme que la ferveur sentimentale pour les imageries funèbres est bien portée par un rêve de rapprochement, qu'il ennoblit ici en le faisant triompher des limites de la condition humaine plutôt que des misérables caprices qui sont le risque honteux des belles âmes. On pourrait parler, en termes très improprement freudiens, d'un *déplacement* qui serait aussi une *sublimation*.

D'autres passages évoquent des communions plus ponctuelles, partant aussi plus concrètes, avec les défunts. Le thème s'amorce au sujet du vieux mari qui avait épousé Delphine pour pouvoir lui léguer sa fortune et qui continuerait, de l'au-delà, à lui vouer une affection quasi paternelle. La jeune femme croit parfois que son ombre l'accompagne invisiblement (1:393, 1:420). Plus loin, et dans un tout autre contexte, Monsieur de Lebensei comprend très bien, tout protestant qu'il est, qu'on vienne dans les grandes douleurs à prier ses morts: « Quel est l'esprit assez fort pour ne pas appeler ceux qui ne sont plus au secours de ceux qu'ils ont aimés? » (2:266). Ce sont là, si l'on veut, de simples concessions à des imageries sans âge, qu'elles rationaliseraient même discrètement: les âmes en détresse ne s'avisent toujours pas d'implorer des saints canonisés. Ces dérivés préparent des

transpositions plus audacieuses. Quand Léonce part rejoindre l'armée des émigrés, il compte bien que Delphine lui survivra et lui fixe un rendez-vous posthume: « Quand je ne serai plus, informe-toi de ma tombe, viens te reposer sur la place où mon cœur sera enseveli, je te sentirai près de moi, et je tressaillirai dans les bras de la mort » (2:302). Le même espoir revient, en des termes moins strictement localisés, à la veille de l'exécution de Léonce, qui ignore, rappelons-le, que Delphine s'est munie d'un poison: « Même avant de nous réunir dans le ciel, tu sentiras encore mon âme auprès de toi; tu m'appelleras toujours quand tu seras seule. Plusieurs fois tu répèteras le nom de Léonce, et Léonce recueillera peut-être dans les airs les accents de son amie » (2:322).



Ces notes religieuses, parfois sensationnelles et souvent incidentes, assurent un prestige d'appoint aux fastes un peu usés des belles agonies sentimentales. Il s'agit pour l'essentiel de connotations, de halos ou de résonances qui ajoutent une réverbération mystérieuse à des gestes tels qu'en eux-mêmes tout humains. Les quelques propos sur l'au-delà sont forcément plus spéculatifs; eux aussi se contentent d'indiquer de vagues éventualités: « On ne me répond pas, mais peut-être on m'entend » (2:336). Cette intrigue si accueillante aux péripéties ou aux coïncidences les plus incongrues ne raconte aucun événement où l'on pourrait reconnaître une incidence directe du surnaturel.²⁰

²⁰ On me dira que le roman du XVIII^e siècle se limite de parti pris aux causalités profanes. Il y aurait cependant toute une étude à faire sur les pressentiments du fantastique dans le roman sentimental, qui restent sans aucun doute fort dispersés, mais n'en sont pas moins réels. Prévost raconte déjà, dans *Cleveland*, un « miracle de l'amour », *Cleveland*, éd. J. Sgard et Ph. Stewart (Paris: Desjonquères, 2003), 717; les morts, diversement mystérieuses, du maréchal de Schomberg et de Mlle Fidert ajoutent une note apocalyptique aux dernières pages des *Campagnes philosophiques*. Rétif, qui n'est pas trop porté aux demi-mots, raconte plus d'un prodige; voir quelques avertissements mystérieux au sujet de la mort de Mme Parangon dans *Monsieur Nicolas* ou l'apparition de l'ombre de M. Pombelins dans *La vie de mon père*, éd. G. Rouger (Paris: Garnier-Flammarion, 1970), 97–101. Florian, dans *Valérie, nouvelle italienne* (1792), aménage même une première hésitation fantastique, où une jeune défunte ressuscite sous

Elle s'y risque à vrai dire une seule fois, dans un bref épisode qui concerne, comme on pouvait s'attendre pour pareil hapax, le principal *méchant* du roman. Personnage fascinant que ce Monsieur de Valorbe, qui, amoureux fou de Delphine et se croyant des droits à sa main, fait tout pour la conquérir, puis finit par se venger de ses dédains en l'attirant dans un guet-apens qui la compromet irrémédiablement. Il se conduit ainsi, comme c'est souvent le cas avec les méchants du roman sentimental, en double noir du héros de l'histoire: la passion forte voyante de Léonce ne facilite pas précisément la position mondaine de Delphine. La comparaison entre les deux rivaux n'est d'ailleurs pas toujours défavorable au soupirant dédaigné. Sa passion insensée a au moins pour elle d'être plus inconditionnelle que celle du trop susceptible Léonce. Delphine, dans tel jour sombre, « ne sai(t) par quelle bizarrerie cruelle on craint toujours d'être plus aimée par l'homme qu'on n'aime pas que par celui qu'on préfère » (2:171).

Quand Valorbe se suicide en apprenant que Delphine vient de prendre le voile, elle commence par craindre que son ombre pourrait revenir lui reprocher sa froideur: « Je me reproche de ne pas accorder à la mémoire de Monsieur de Valorbe les sentiments qu'il demandait de moi, de ne pas regretter assez celui qui est mort pour m'avoir trop aimée; je n'ose me livrer à m'occuper de Léonce, il me semble que Monsieur de Valorbe me poursuit de ses plaintes, il n'y a plus de solitude pour moi, les morts sont partout » (2:251-52). L'apparition tant redoutée n'a heureusement pas lieu. Elle est remplacée par un horrible hasard qui ne vaut guère mieux. Un soir, Delphine va, au reçu d'une lettre inquiétante, se recueillir auprès du tombeau de Valorbe; sa longue prière débouche sur un étrange accident:

Votre lettre m'avait inspiré plus de désir encore d'apaiser ses mânes. Je me mis à genoux, et je me penchai sur la pierre qui couvrait sa cendre. J'y versai longtemps de pleurs de regret, de pitié et de crainte; quand je me relevai, mon premier mouvement fut de retirer de mon

le baiser d'adieu de son amant: le texte ne permet pas de décider si elle revient de la mort ou d'une simple léthargie. La visite de Delphine au tombeau de M. de Valorbe s'inscrit à sa manière—et, bien entendu sans ressusciter le défunt—dans cette préhistoire éparse du fantastique.

sein le portrait de Léonce que j'y ai toujours conservé; je voulais justifier auprès de lui la pitié que m'inspirait Monsieur de Valorbe; mais je trouvai le portrait entièrement méconnaissable, le marbre du tombeau de Monsieur de Valorbe sur lequel je m'étais courbée l'avait brisé sur mon cœur!

Plaiguez-moi, cette circonstance si simple me parut un présage; il me sembla que du sein des morts Monsieur de Valorbe se vengeait de son rival, et qu'un jour Léonce devait périr dans mes bras. (2:257)

Le bris de l'image pourrait être tout fortuit ou charrier un message; le texte ne permet pas de trancher et ébauche ainsi, pour quelques lignes, une précoce hésitation fantastique. La percée paraît moins surprenante quand on pense qu'elle se trouve prolonger, dans ce contexte, une tradition bien établie: les présages lugubres sont un *topos* de la fiction noble, que le roman sentimental empruntait volontiers à la tragédie.²¹ Pour le goût très classique de Germaine de Staël, ce surnaturel de théâtre pouvait paraître moins gênant que des références d'accent chrétien—et du coup ouvrir dignement la finale tragique de son roman.

Delphine, de toute façon, aurait bien quelques reproches à se faire: elle a quelquefois autorisé Valorbe à croire qu'elle accepterait de l'épouser et refuse un jour, assez durement, de lui rendre visite dans sa maladie. Légèretés sans doute irréflechies, qui ne sont assurément pas des péchés mortels, mais qui montrent comment la sensibilité débordante des belles âmes reste toujours sujette à d'étranges intermittences. Il y a peut-être certaine justice poétique à ce que la fin tragique de *Delphine* soit imputée aussi, ne fût-ce que le temps d'une prémonition, aux griefs au moins partiellement fondés du principal *mal aimé* du roman.



La fin tragique elle-même n'en tire, on s'en doute, aucune leçon. Delphine y réussit, nous l'avons vu, quelques nouvelles poses prestigieuses; elle se félicite surtout que la mort proche écarte

²¹ Hasardons un rapprochement plus précis, qui se soustrait évidemment à toute vérification: la décision un peu bizarre de Delphine d'aller prier près du tombeau de Valorbe pourrait transposer librement un geste affolé d'Athalie, qui s'avise pareillement (?), après son célèbre songe, d'aller prier une divinité ennemie: « Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels! / Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée / Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ». Jean Racine, *Athalie* (1691), vv. 525–27.

à jamais tous les risques. Dans le premier dénouement, Léonce condamné à mort, puis gracié suite à l'intercession de Delphine, triomphe un instant de ses préjugés: « la présence de la mort (l') a éclairé sur ce qu'il y a de réel dans la vie » (2:309)! Comme sa grâce est révoquée presque aussitôt après, Delphine, qui l'accompagne dans sa dernière marche, est bien près de le lui dire que c'est sans doute mieux ainsi: « Un obstacle nous séparait, tu n'y penses plus maintenant, il renaîtrait si nous étions sauvés » (2:332). Dans le deuxième dénouement, Delphine dépérit d'une maladie mortelle, qui écarte toute idée de mariage et permet de se replier sur les délices d'un adieu mélancolique: « Cet avenir est court, mais il est sans nuages, et les dernières lueurs que j'apercevrai te montreront encore à moi » (2:357). Le vrai prix des agonies sentimentales est sans doute d'assurer enfin, à ceux qui vont se quitter, quelques instants *sans nuages*.

Université d'Anvers